

Pavoiser, non, mais continuer à écrire

Gilles Pellerin

Number 30, December 1987, January 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (1987). Pavoiser, non, mais continuer à écrire. *Nuit blanche*, (30), 2-2.

PAVOISER, NON, MAIS CONTINUER A ÉCRIRE

Depuis quelques années, la littérature italienne jouit de tous les privilèges: on la traduit d'abondance, puis on l'acclame. Faute de recul, nous manque la conscience critique nécessaire pour repérer l'ivraie dans tant de bon grain, de cette connaissance qui permet les recoupements et associations et qui ajoute aux raisons qu'on a d'aimer telle et telle œuvres. Je ne nie pas le plaisir de découvrir Luzi, Borgese, Manganelli ou Tondelli (qu'interviewe Andrée Fortin dans la présente livraison): il m'est trop précieux et si récent. Je me dis seulement qu'il arrivera un moment où je serai un vrai lecteur de ce domaine national que nos collègues de *Vice versa* contribuent à faire connaître et que, par cela, je percevrai certains auteurs dans leur continuité. Il y a des risques, je le sais bien, et Danièle Sallenave, qui critiquait lucidement les systèmes métaphysiques de Giorgio Manganelli dans *Le monde* (septembre), de même que tous ceux qui prétendent réduire Calvino à une recette sont là pour me le rappeler.

En attendant d'être sage, il me reste l'appétit. Et cette admiration rêveuse pour une littérature dont les assises sont à ce point profondes qu'elle peut combler toutes mes attentes dans le champ de la littérature narrative — et non seulement cela, mais répondre à celles que je n'avais pas. J'avoue avoir été envahi par une profonde mélancolie en lisant Mario Luzi (*Trames*, Verdier, 1986): elle est donc si vaste la littérature italienne que ces proses-là puissent exister, dans leur luxe, leur tranquillité, pendant qu'ici nous avons l'impression de ne jamais faire autre chose que de courir au feu, que de poser en toute hâte, cacophoniquement, les pierres d'un édifice qui tarde à venir et dont nous doutons de jamais comprendre l'invisible plan.

En mettant côte à côte les noms de Luzi et Tondelli, je m'autorise une faveur que je ne consens jamais à la littérature québécoise. Parce que *Nuit blanche* est un magazine voué à l'actualité littéraire, nous faisons comme si la littérature québécoise avait été inventée en septembre 1987, nous ne lui allouons pas le bénéfice de Gabrielle Roy et de *toutes les voix chères qui se sont tues*, nous nous condamnons à la juger dans son immédiateté, nous exigeons d'elle qu'elle soit toute et tout de suite.

Si cette terrible contrainte des périodiques d'actualité interdit les recoupements auxquels je faisais allusion, en revanche son existence même me rassure dans la mesure où notre littérature survit à la somme des premiers regards et qu'elle impose la certitude que tout reste à dire à son sujet. Il nous manquera toujours un Mario Luzi et tout ce qui loge dans l'import de l'Italie halogène, design, mastroiannienne. Mais j'ai confiance que la littérature québécoise nomme ce qui nous fait défaut et qu'elle trouve dans ces vides les raisons même d'exister. ■

Gilles Pellerin